Document generated on 09/26/2024 2:46 p.m.

Vie des Arts

Vie des arts

Trois peintres canadiens au Musée National d'art Moderne de Paris

Bernard Dorival

Number 10, Spring 1958

URI: https://id.erudit.org/iderudit/21807ac

See table of contents

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)
1923-3183 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dorival, B. (1958). Trois peintres canadiens au Musée National d'art Moderne de Paris. *Vie des Arts*, (10), 19–29.

Tous droits réservés © La Société des Arts,

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

TROIS PEINTRES CANADIENS

Au Musée National d'Art Moderne de Paris

par Bernard DORIVAL
conservateur du Musée National
d'Art Moderne de Paris.

DANS le caravansérail de l'Ecole de Paris, parmi tant d'étrangers de toutes couleurs, de toutes races, de toutes langues qui se bousculent entre Montmartre et Montparnasse, trois Canadiens de souche française ont attiré l'attention du public parisien : Pellan, Beaulieu et Riopelle.

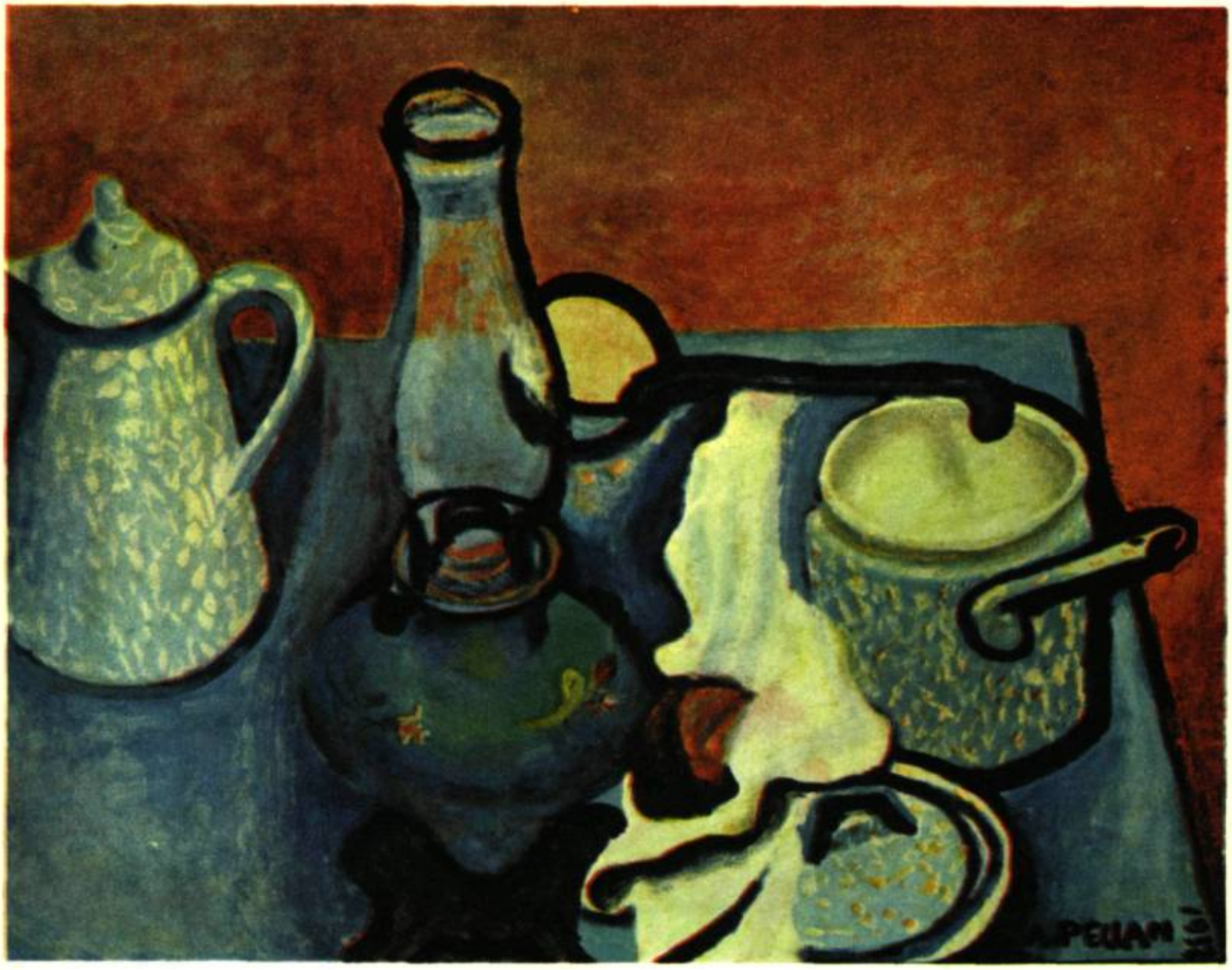
S'il en a été ainsi, c'est que le public a bien senti que leur art n'était aucunement le pâle reflet de celui des Français, mais qu'il possédait une saveur particulière et dégageait un franc parfum d'ailleurs. Aux artistes qui plagient les peintres de chez nous et, de ce fait, ne nous apportent rien, nous préférons ceux qui, tout en faisant leur profit des leçons de notre art, demeurent fils de leur pays voire même le deviennent au contact de la France. Comme Socrate, Paris excelle à pratiquer la maïeutique, et à accoucher des meilleurs des peintres qui lui arrivent de l'étranger, l'enfant d'une patrie lointaine qui en a retiré un génie spécifique et, dans le milieu unique du Paris artistique, apprend à le mieux affirmer. Aussi avons-nous apprécié en Pellan, en Beaulieu, en Riopelle, cette robustesse un peu lourde et, de ce fait d'autant plus convaincante, ce je ne sais quoi de fruste qui sent le grand air et la jeunesse, cette assurance légèrement naïve, cette santé, cette simplicité sans détours, ce besoin de grandeur à l'échelle du Canada, cette turbulence posée, tous ces caractères savoureux qui permettent d'être canadienne à la peinture de ces Canadiens.

Mais elle n'est pas seulement l'expression de leur pays, elle est aussi le fait de trois talents bien personnels. Débiteur du Surréalisme, il ne s'en cache pas, Pellan a interprété la leçon de ce mouvement avec originalité. Se souvenant, sans doute, des mâts et des totems du Canada occidental, il a non seulement injecté au Surréalisme un sentiment violent de la couleur la plus bigarrée, mais il l'a enrichi encore de l'étrange pouvoir envoûtant de ses modèles. Cette allure magique qu'un Dali ou un Ernst essayent si souvent en vain de conférer à leurs tableaux, il réussit à la donner aux siens, que font palpiter et vibrer des fluides mystérieux. La facture même de ses oeuvres, cette matière précise et transparente, un peu dure, apparemment glacée, qu'il lui plaît de réaliser au prix de savantes alchimies, tout cela ne fait que multiplier le rayonnement de sa poésie. Aussi je ne sais quoi de sacral sourd-il de ses ouvrages, dont l'évidence décorative reçoit ainsi une dimension supplémentaire. Ce ne sont pas seulement d'opulentes tapisseries de peinture, barbares et raffinées, bien propres à tenir le mur grâce à la fermeté de leur dessin insistant, l'éclat de leur chromatisme, la densité de leur composition touffue; mais à cette présence ornementale une autre vient s'ajouter, spirituelle, celle-ci, et étrangement troublante.

Avec Beaulieu, il semble que nous quittions la forêt nocturne où rôdent, mal exorcisées, les idoles des tribus anciennes, pour entrer dans un champ fécond à la glèbe généreuse. C'est un terrien solide et fort, tout plein des certitudes de la campagne nourricière, dont les sucs et les sèves semblent gonfler son art. Raciné au réel, c'est aux produits de la terre et aux paysages que Beaulieu semble avant tout sensible, qui en exprime les vigoureuses réalités par un art empli de vigueur. Un trait ferme, qui dit résolument ce qu'il entend dire; une couleur dense, approfondie par le clair-obscur; une forme puissante, douée d'une unité compacte et qui fait bloc, parce qu'elle est d'une seule coulée; matière cuisinée avec amour; toutes ces qualités authentiques évitent le prosaïsme qui aurait pu les menacer, grâce à la transfiguration que l'imagination du peintre fait subir aux choses. Le campagnard, si solidement planté sur sa terre, et à qui l'on n'en conte pas, est aussi un poète qui rêve une réalité exaltée, à moins que ce ne soit un voyant à qui son amour même du réel permet d'en déceler les essences merveilleuses. Mais peu importe qu'il soit poète qui sait rêver ou voyant qui sait voir, l'important, c'est qu'il découvre à nos regards d'aveugles les splendeurs insoupçonnées d'un coucher de soleil fastueux, celles d'un arbre noueux à l'expression étonnamment humaine, ou celles d'un fruit épanoui comme la vie même, l'intarissable vie de l'indéfinie Création.

C'est encore la vie, la vie sans fin de l'univers, qui anime la peinture, cependant abstraite, de Riopelle. Arrivé, parallèlement à Pollock, à des conclusions picturales analogues, c'est aujourd'hui un des représentants les plus typiques de la peinture informelle, et un de ses champions les plus authentiques. Aucun cabotinage chez lui comme chez tel ou tel de ses confrères en tachisme, nul artifice dans sa peinture, parce que cette peinture est fortement influencée par l'expérience de la vie. D'une conversation que j'ai eue naguère avec lui, j'ai retenu surtout ceci : sa perméabilité aux choses naturelles, au froid, à la chaleur et le rapport, inconscient sans doute, qui en résulte entre l'exécution de ses tableaux et, par exemple, les saisons. Cette immense gerbe de rouges vifs, de verts frais, de jaunes clairs qui fusent dans tous les sens, comme explose la végétation quand la température est redevenue douce, c'est justement au printemps qu'il l'a peinte, et peut-être à cause du printemps, tandis que c'est pendant un de nos tristes hivers parisiens qu'il a combiné cette symphonie mélancolique de gris, de noirs, de blancs livides, accordée de la sorte au caractère de la mauvaise saison à laquelle il se peut qu'elle doive sa naissance. En relations avec la vie et la nature, comment ses toiles ne seraient-elles pas, alors, vivantes ? D'autant que la forme abstraite y est parfaitement incarnée : elle y a bien pris corps dans une matière épaisse, beurrée, sensuelle, d'une abondance truculente. Ce n'est pas au jet du geste, du geste spontané et presque automatique, que se réduit son art. Voulu, travaillé avec volupté, il est engagement de l'homme entier, au contraire, engagement d'un homme complet qui a mis au service de ses conceptions abstraites non seulement son tempérament de peintre né, mais encore sa sensibilité au rythme même de la vie.

La vie, la vie immense, généreuse, prodigue : c'est bien cela l'objet commun à ces trois peintres canadiens, leur lieu géométrique dans lequel ils paraissent chacun prendre plaisir à se plonger goulûment. Et peut-être en va-t-il ainsi parce qu'ils ne font qu'exprimer de la sorte l'actuel élan de leur jeune patrie, dont ils font retentir tous trois aux oreilles du vieux Paris le message juvénile.



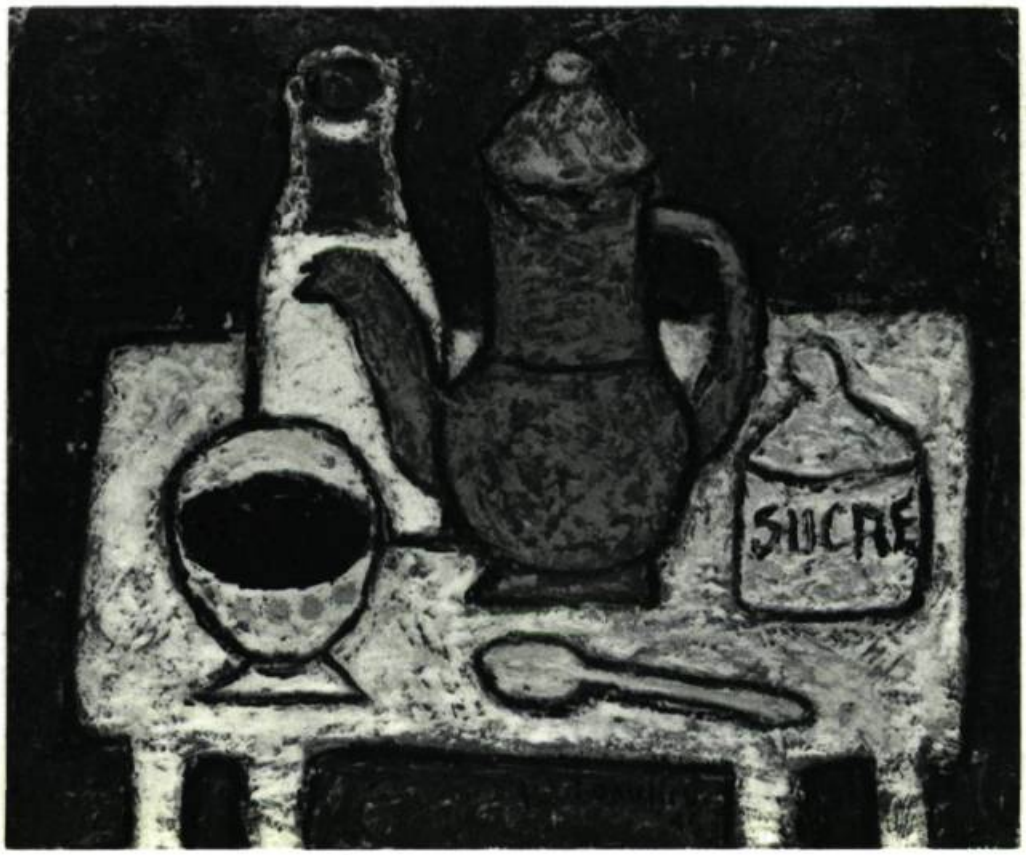
Alfred Pellan : FÉES D'EAU. Aquarelle.
14½" x 10¼". Appartient à l'artiste.

Alfred Pellan :
NATURE MORTE À LA LAMPE.
Huile. 1932. 25" x 32".
Paris, Musée National d'Art Moderne.
Ektachrome Lanièpce, Paris.

Alfred Pellan : SUJET D'AMBASSADE. Huile. 5' 1¾'' x 5' 5''. Paris, Collection de son Excellence Jean Désy, ambassadeur du Canada en France.

Alfred Pellan : LES POIRES VERTES. Huile. 13'' x 16''. Paris, Collection de Mme Antoinette Capitant.

Paul-V. Beaulieu :
PORT DE BRETAGNE.
Aquarelle. 1957.
13" x 20".
Montréal,
Collection particulière.



Paul-V. Beaulieu :
NATURE MORTE À LA CAFETIÈRE ROUGE.
Huile. 1945.
20" x 24".
Montréal
particulière.

Paul-V. Beaulieu : NATURE MORTE À LA BOUTEILLE JAUNE. Huile. 1951. 26" x 32".
Paris, Musée National d'Art Moderne.
Ektachrome Lanièpce, Paris.

Paul-V. Beaulieu :
LE COQ. Aquarelle.
1955. 13" x 20".
Saint-Hilaire,
Collection de
Louis-Joseph Barcelo.